

P143E

2<sup>e</sup> ANNEE. — N° 37.  
LE NUMERO : 10 CENT

Arts  
Théâtres  
Mondanités  
Sports

# LE CRI DE LIEGE

Samedi 13 Septembre 1913

Le plus grand  
Journal d'Art  
de  
la Belgique

TRIBUNE D'ART, LIBRE ET INDEPENDANTE

**ABONNEMENTS :** BELGIQUE : Un an . . . . . 5 francs.  
ETRANGER : Un an . . . . . 8 francs.  
  
La responsabilité des articles incombe à leurs auteurs.  
Les articles anonymes ne sont pas insérés.  
Il sera rendu compte de tout ouvrage dont 2 exemplaires nous seront envoyés.

**Directeur :** Alfred LANCE. Tél. 3443  
**Rédacteur en Chef :** Julien FLAMENT  
  
Adressez toute la correspondance aux Bureaux du Journal : RUE LULAY, 2, Liège  
Bureaux à Bruxelles : RUE DES COTEAUX, 299

**ANNONCES :** ON TRAITE A FORFAIT.  
La ligne (en chronique, 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> pages), 50 centimes. En échos, 3 fr.  
  
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.  
Défense de reproduire les articles sans citer la source.

Toute personne qui prendra un abonnement à partir de cette date recevra le journal gratuitement jusqu'au 1<sup>er</sup> Octobre.

## Le Chalet des Roses

A la mémoire de mon ami Victor Evvard.

Je me relevais d'une attaque d'appendicite, et comme on m'avait conseillé le grand air, je m'étais rendu à Hony, charmant petit village de nos Ardennes, où foisonnent les villas, et où habitait un ami sincère, gai, et le plus accueillant du monde. Il ne m'attendait pas ; aussi mon arrivée le surprit-elle un peu et comme il avait été au courant du mal qui venait de me tourmenter, il m'accueillit avec plus de sympathie encore.

Il vint à moi les bras tendus, en poussant de bonnes grosses exclamations de sa voix bien timbrée, qui disait tout de suite le bonheur de vous revoir. Occupé à son jardin, il était en manches de chemise, les cheveux déjetés et le col entr'ouvert.  
C'était une jolie petite villa, qu'on avait à juste titre dénommée le Chalet des Roses. Tout au bord de l'eau, en contre-bas de la grande route, c'est-à-dire préservée de la poussière des automobiles, elle reposait sa paix calme et heureuse dans un feuillage de fleurs où les roses dominaient, de toutes les teintes, formant autour du jardin une haie harmonieuse et éclatante. La maison entière disparaissait sous la verdure ; au devant s'étendait une pelouse au milieu de laquelle une grosse boule argentée reflétait les rayons du soleil. Des poitiers parsemaient le jardin, et tout au fond une tonnelle faisait une tache sombre, d'ombre épaisse, où la fraîcheur défilait les plus forts chaleurs d'été.

Je me souviens de ce jour-là comme si c'était d'hier. Certains souvenirs s'incrurent mieux en la mémoire, selon sans doute l'état physique où l'on se trouve.  
Comme j'étais faible, encore un peu févreux, inquiet, ma sensibilité s'aggravait et me rendait propice aux sentimentalités romanesques, déprimantes, et pourtant si douces quand viennent plus tard les heures d'isolement. Je revis tout le paysage avec une netteté étrange ; je me remémorai le milieu où je me trouvais, gens et choses, avec une vérité émouvante ; je me le rappellerai toute ma vie.

C'était une belle journée d'été. Il y avait, épanouie dans l'air, une joie très perceptible qui vous pénétrait de bonheur, une joie de vivre, heureux et calme, loin du bruit des villes, près de la bonne nature forte et accueillante. L'herbe chaude vous invitait à vous assoir, à vous étendre sur le sol, pour permettre à de généreuses effluves de vivifier les moelles et de rajouir votre sang. J'ai souvent eu cette impression adorable, mais je ne crois l'avoir jamais ressentie mieux que ce jour-là, tant mes forces réclamaient de l'aide et mes poumons de l'ozone régénérateur. Tout m'entraînait dans la poitrine, tout me charrait, tout me gonflait le cœur de reconnaissance. Et sous la tonnelle où mon ami me conduisit lentement, j'ai passé quelques-unes des meilleures heures de ma vie.

Nous ne parlions guère. Il me fit expliquer le mal dont je me relevais. Puis il rappela lui-même certaines affections qui l'avaient atteint et en vint bientôt à son sujet favori, la mémoire de deux frères qu'il avait perdus subitement, morts de maladie de cœur, après avoir apporté tant d'appui à l'effort commun qui devait leur permettre de vivre à l'aise, de passer une fin d'existence loin des soucis, joie dont il jouissait seul maintenant. Il s'étendait avec bonheur sur ce sujet, évoquant clairement le souvenir des deux amis disparus, fauchés par un mal inévitabile, dont la brutalité l'avait lui-même à moitié anéanti, le laissant bourré d'idées sombres, qui le conduisaient infailliblement à la neurasthénie. Et il gardait une reconnaissance profonde à mon père, dont les conseils et l'affection, les encouragements et les appels à l'optimisme l'avaient guidé peu à peu vers l'apaisement.

De longs silences espaçaient ces évocations, pendant lesquels la nature célébrait son office vertigineux. Le vent très léger promenait d'adorables senteurs et le bruit du feuillage paraissait être le balancement rythmé d'invisibles encensoirs. On percevait, à peu de distance, la chanson de la rivière, claire comme un chant de jeunesse. Parfois, très loin, des trains sifflaient, ou là-haut, sur la grande route, tout au-dessus du talus, des automobiles fuyards ronflaient sourdement. Et de l'ensemble, il se dégagait une philosophie douce, quète, mais très subtile, presque indéfinissable.

Mon ami en trouva presque l'expression, dans des phrases calmes, limpides, sur la bonté et la beauté de la nature : les soirs, surtout, étaient sublimes, d'une mélancolie invincible dont la paix faisait paraître si mesquines et risibles les discords humains. Alors on se sentait plus près de l'infini,

à côté d'un mystère qui doit rester à jamais étranger aux vivants. Une communion plus intime avec la terre fait qu'on aime celle-ci davantage et l'on se rapproche alors d'une vie où tout doit être empreint de bonté et de bonheur.

— La bonté, dit-il, doit-être notre grand effort en ce monde. Le bonheur ne peut naître que d'elle seule et tout être soucieux du souvenir qu'il laissera derrière lui doit faire de la bonté la formule principale de sa vie.  
Je lui fis observer que la bonté ne peut naître que d'une vie quète et que les fièvres de nos cités ne la permettent guère. Il en convint et il eut le regret de ce que les hommes ne pouvaient pas mieux s'entendre pour arriver à une meilleure répartition des jouissances terrestres.

— Enfin, dit-il, n'essayons pas de transformer le monde. Et puisque nous pouvons jouir de la vie, sachons le faire tout en laissant du profit aux autres... Tenez, voici une idée : puisque vous aimez tant ce pays, restez ici quelques jours. Vous pourriez vous remettre tranquillement et définitivement... Cette invitation était si cordiale, si sincère, qu'il fallut le souvenir des exigences de ma vie matérielle pour m'empêcher d'accepter. J'eus au cœur un long frémissement d'envie, et il me sembla que la fréquentation prolongée, à ce moment, de la nature puissante, m'inspirerait de délicieuses jouissances spirituelles. Et mon cœur en aimait davantage l'homme loyal et généreux dont la bonté seule suscitait ces naïves, mais douces aspirations.

Mon ami est mort. Je viens de le conduire à sa dernière demeure. J'ai vu rouler dans le caveau le cercueil où il dort du sommeil éternel. Mon cœur a sangloté longuement au souvenir des bonnes heures passées ensemble, et en marchant lentement dans les allées du cimetière, je me suis soudain rappelé notre entretien au Chalet des Roses.  
Il y a de cela un an à peine. J'étais malade alors. Lui paraissait robuste et solide. Et soudain la mort l'a fauché du même coup dont elle abat les deux frères qu'il aimait tant.  
La fragilité des choses humaines et l'évanescence des destinées ont torturé mes pensées. J'ai maudit le sort aveugle, mais je me suis complu à me rappeler les paroles que mon ami prononçait sur les joies du souvenir que laisse derrière lui un homme dont la bonté a été érigée en principe.

De cette bonté émanent une force invincible, un prestige qui élève les esprits même les moins cultivés. Et pouvoir être bon est un art difficile, aussi étranger aux coeurs non doués, dès la naissance de cette vertu, que l'art d'écrire peut l'être au cerveau non doué du génie d'une langue ; ceux-ci auront une littérature terne, voulue, compliquée, inaccessible aux beautés pures, de même que les êtres dont la bonté n'est qu'extérieure n'auront jamais cette auréole prestigieuse qui accompagne les âmes larges et généreuses.

Ah ! la bonté ! le désintéressement complet de soi-même, les mains ouvertes saine-ment aux hommes de bonne volonté, les coeurs francs qui parlent une langue claire et chaude à ceux que le sort méprise ou que la timidité terrasse. Ah !... cette bonté !... Quelle denrée rare en notre monde, et pourtant quel apaisement général elle répandrait... Non pas la bonté naïve qui confine à la bêtise et qui pousse à être la dupe des malins, qui fait tirer les marrons du feu et se révéler les pires ingratitude, dont l'immoralité qui conduit le monde au stupide résultat d'encourager la mendicité et la paresse... Mais la bonté éclairée, qui ne recule devant aucun sacrifice quand il s'agit de venir en aide à ceux que le malheur accable injustement.

L'humanité est fiévreusement méchante ; la médisance, l'envie, la haine, sont des facteurs importants de la belle âme des hommes, que l'on aurait grand tort, en somme, de ne pas prendre tels qu'ils sont. Cela n'empêche pas qu'il faut prêcher la bonté — (je ne dis pas la charité qui n'est tout souvent qu'une bonté déguisée, couverte d'un masque hypocrite et vain) parce que la bonté amène la paix et le pardon.

— La paix universelle, disait l'ami disparu, quelle utopie !... Et pourtant quelle merveilleuse chose ce serait, cette entente définitive entre peuples, qui écarterait à jamais le terrible fléau des guerres... Mais voilà ; il faudrait plus de bonté au monde... Banalité mille fois formulée et pourtant combien vraie et profonde dans sa naïveté ! Un fait récent nous le prouve encore : le congrès de la paix, qui vient de tenir ses assises au palais de La Haye. Les travaux des hommes de cœur, des esprits nobles et éclairés qui se sont donné pour but de faire triompher l'arbitrage dans les querelles entre peuples ont eu dans les journaux les échos le plus divers ; et nous avons retrouvé à leur propos les sarcasmes habituels des plunitifs en mal de copie qui pontifient bêtement sur le mal du siècle chaque fois que l'occasion se présente. D'une ironie d'autant plus fielleuse qu'elle est pateline et goguenarde, ils admiraient ces hommes sages, pacifistes entêtés, qui poursuivent, avec une persévérance digne des meilleurs

glozes, la réalisation de rêves chimériques. Paix universelle, abolition des guerres, entente internationale?... Blague que tout cela ! Ils le hurlent en triomphe, ils l'écrivent d'une plume sereine, sans regret du mal qu'ils font. Ils savent pourtant bien que leur prose exécrable trouvera crédit auprès d'esprits timorés que le progrès trop rapide effraye et qui se serviraient à leur tour de ces phrases toutes faites pour défendre l'ignoble cause des guerres.

Notez que ces écrivains n'agissent pas par pessimisme. Leur plume distille l'extrême jouissance qu'ont certains hommes à susciter des querelles, à vouloir que la haine et la méchanceté régissent toujours le monde. Ce sont les mêmes qui, sous prétexte que l'être humain est buveur et joueur, défendent magistralement le jeu et l'alcoolisme. Un peu de bonté les ferait agir avec plus de circonspection. Que l'un d'eux, lisant ces lignes, réfléchisse, s'il se peut, avant d'écrire. Et si, par extraordinaire, il se sent quelque peu touché de la grâce que je lui souhaite, je m'en féliciterai d'autant plus que cette digression m'est suscitée par le souvenir, qui m'est cher, d'un ami de la bonté.  
N. DESART.



Il ne s'en va et tout est languissant. L'été s'en va et les gens dont on peut dire du mal ne sont pas revenus, ceux dont on dit du bien viennent de s'en aller.

L'automne n'est pas là, nous sommes dans une période de transition, médiocre et impersonnelle ; il n'y a pas de belle guerre, de beaux héros, de beau crime ni d'assassin séducteur ; il y a des suicides et des faillites de quarante francs que des juges d'instruction essaient de gonfler... Il n'y a rien ; on devrait faire la séparation.

Tout seuls les wallons sont capables de quelque chose, mais le Belge a tué la personnalité. Le Belge est une balance avec ses plateaux également chargés dont M. Picard Edmond, d'un œil intéressé, surveille le fléau middelmat. Tous les événements s'arrêtent aux frontières et un dieu invisible les pèse ; il les lui faut moyens, médiocres et sans relief.

Et nous ressemblons à cet homme qui, regardant tour à tour par les deux côtés de la lanterne, s'amuse à voir les mouches grosses comme des moineaux, puis se plongeait dans le royaume de Lilliput en contemplant le boulevard où de tout petits êtres passaient sous les arbres...

Il n'y a rien. Nous avions un escroc national ; le voilà innocent ; que vont dire les étrangers ?

Nous sommes ainsi faits ; nous avons des ruines, on les raccommode, nous avons des voleurs, on les réhabilite, nous aurions des décapités que nous trouverions moyen de les recoller.

Nos chroniqueurs tirent la couverture ; accrochés à de pâles enquêtes, ils essaient d'intéresser le lecteur, et nos journalistes voient leurs assassinats se muer en suicides.

Il n'y a rien ; on a inventé le collier, les trois millions et Sherlock Holmes ; on a réveillé le roi Constantin, détesté M. Carnegie, arrêté Harry Thaw ; un ballon et un instituteur allemand ont tué vingt-neuf personnes et de tout cela nous n'avons que les restes, des coups de ciseaux et de la colle.

M. Poincaré visite son pays ; il a trente automobiles derrière lui et le Président de la République voit cinquante villages par semaine.  
Le Roi des Belges met deux mois pour aller, à cheval, de Liège à Mons... Nous avons un mouvement wallon et les Administrations communales, prudentes et temporisatrices attendent ; elles veulent voir, elles ne veulent pas se compromettre. Les journaux ne disent rien, laissent faire ou sourient. On ne se bat plus, on ergote, les adversaires du cog n'ont pas de verve et ses amis se réunissent à dix.

Moyenne mesure, balance et neutralité. La Belgique est un pays neutre et le Belge n'est jamais sorti du tombeau.  
TEDDY.



La Diplomatie et l'odeur du sang

Les événements récents qui agitent le monde et qui, aujourd'hui encore, ébranlent les peuples balkaniques, attirent de nouveaux regards sur ce monument d'une contestable utilité : le Palais de la Paix à La Haye. Il n'est pas besoin, en effet, d'être un logicien impeccable pour s'apercevoir du cours ironique des faits, qui, au lendemain des officielles conférences pacifistes, nous offre le tableau peu rassurant de nations armées jusqu'aux dents et tâchant encore à perfectionner les moyens de meurtre qui constituent une des gloires du génie humain.  
En dépit du flux de paroles dont nous inondent, dans la meilleure intention du monde, les apôtres parlementaires du socialisme et les prophètes utopistes de l'anarchie, il semble que l'homme s'acharne à sa perte et qu'il goûte la suprême volupté dans l'odeur de son propre sang.

Pour un mot de travers, pour une mesquine question d'intérêts, les nations, sur un signe du maître, se jettent l'une sur l'autre et portent sur les champs de bataille la rage atavique de leurs origines animales. Examinons succinctement la situation mondiale et la besogne issue du Palais de La Haye.  
L'Allemagne grossit ses légions et renforce son artillerie et sa marine ; la France répond du tac au tac par la loi de trois ans et l'augmentation de ses batteries de campagne ; l'Angleterre augmente ses unités flottantes ; l'Espagne guette l'appui français qui lui permettra de réparer dans le calme les désordres de ses régiments et de son « Armada » ; l'Italie, après Tripoli, annexe Rhodes et s'entraîne avec persistance ; l'Autriche rêve pièces et bosses par le cerveau du prince héritier ; la Russie double ses effectifs et lance une nouvelle flotte ; les Balkans, épuisés par la guerre, songent à refaire des hommes et des marionnettes, déjà !  
En Amérique, en Asie, en Afrique, même intensité combative. La Conférence pacifiste de 1907 a eu pour contrepoint, non le rapprochement des peuples, qui était son but, mais un accroissement d'armements de plus en plus formidable. Les impôts qui écrasent les foules ne servent en rien à l'amélioration de nos conditions vitales, mais au perfectionnement du crime collectif. Nos derniers écus serviront à acheter des balles.

Cela n'empêche nullement MM. les pacifistes de se réunir pour étudier les questions posées par la dernière guerre.  
Hélas ! l'Ange de la Paix arrive à La Haye par un chemin semé d'embûches et il laisse aux buissons des battonnettes les plus belles feuilles de Polivier sacré.  
Lorsque, le 15 juin 1907, les représentants de 46 Etats s'assemblèrent, une magnifique espérance enflamma les coeurs. Comme jamais, au temps des Conciles oecuméniques, les nations rivales s'embrassèrent et se fondirent en la grande unité chrétienne.  
Un ministre avait baptisé cette assemblée : « Le Parlement du Monde » (1).  
Erreur, tout cela. Car ce ne sont point les élus d'un peuple qui parlent à l'auguste tribune, mais des diplomates, c'est à dire une caste d'hommes aristocratique et par conséquent ignorante des aspirations populaires, et qui, lourde des orgueils mondains, assoiffée de négociations financières, a par ses intrigues, étrangères au bien du peuple, déchainé en dix ans plus de six guerres terribles. On ne peut donc dire de ces hommes réunis qu'ils sont le « Parlement du Monde ».

Le Palais de la Paix et ses Conférences ne feront œuvre utile que le jour où s'assembleront des représentants élus des peuples de l'univers, quand ces élus auront le droit de voter et quand les décisions seront prises à la majorité des voix.  
Mais attendre d'un congrès de diplomates gourmés, encerclés et possesseurs, liés par un mandat impératif de leur gouvernement, qu'ils décrètent la suppression de la guerre, autant demander à des gardes-chasse l'abolition des plaisirs cynégétiques.

C'est dire l'actuelle faillite de la diplomatie ; c'est démontrer la superfluité de ce corps bavard et vaniteux. Une preuve : Au XIX<sup>e</sup> siècle, sur 87 guerres, 70 ont été engagées sans déclaration, 11 seulement après avis.  
Enfin, quelles que soient les décisions de ce Palais de la Paix, où l'on pourrait si utilement loger plus de mille familles nécessaires, quels que soient les résultats de ces vagues congrès (si dignement couronnés de fins gueuletons aux frais du contribuable), rien n'empêchera les nations beltiques d'utiliser des balles dum-dum, des bombes à gaz asphyxiants, lancées du haut

(1) La Guerre sur terre et sur mer. — (Franç. Delaisi, Passim).

## POUR NOS HEROS

Souscription pour la commémoration de GEORGES KRINS, héros du « Titanic »

Sous le patronage de :  
Mme la baronne de Waha, présidente de l'Union des Femmes de Wallonie ; MM. Nic. Collet et Léon Troolet, députés de Liège ; le baron A. de Crauwhez, bourgmestre de Spa ; J. Delaite, conseiller provincial et communal, président de la Ligue wallonne de Liège ; J. Roger, conseiller provincial, président de la Ligue nationale antiflammingante ; Sylvain Dupuis, directeur du Conservatoire royal de musique de Liège ; chevalier M. de Thier, Directeur du Journal « La

Meuse » ; A. Thuillier, directeur du « Journal de Liège » ; J. Demarteau, directeur de la « Gazette de Wallonie » ; Dr A. de Bousiaux, ancien bourgmestre de Spa ; chanoine baron de La Fontaine, curé-doyen de Spa ; baron Hector de Selys-Longchamps, président de la Garde wallonne de Liège ; Samuel, professeur au Conservatoire royal de Bruxelles, président de la Fédération des Artistes Musiciens de Belgique ; N. Desart et L. Jihel, hommes de lettres.



M. GEORGES KRINS.

Plusieurs artistes nous ont demandé des renseignements sur le monument à Georges Krins. Nous reproduisons, en les complétant, les indications précédemment publiées.

Toute liberté est laissée à l'inspiration de l'artiste. Les préférences du Comité iraient cependant à une stèle ou bloc de rocher portant le médaillon de Georges Krins et des figures ou ornements.

Le monument « doit » commémorer un jeune musicien, mort à son poste, dans un naufrage ; il doit porter l'effigie de Georges Krins.

Le Comité consacre à l'exécution et au placement du mémorial une somme de deux mille francs.

Désirant l'inaugurer en avril 1914, nous avons fixé au 24 septembre le dernier délai d'envoi des projets. Ceux-ci doivent être adressés à M. Lance, rue du Pont d'Ile, 15, à Liège. Ils porteront un chiffre ou une devise, répétée sur une enveloppe cachetée, la-

quelle renfermera le nom de l'auteur. Seule, l'enveloppe portant la devise du projet adopté sera ouverte.

Les projets seront exposés ; pour leur examen, le Comité s'adjoindra des personnes compétentes.

Le sublime héroïsme des musiciens du « Titanic » a enthousiasmé le monde. Il y a huit jours, M. O. Colson nous faisait parvenir le poème du baron de Grandcourt sur la catastrophe. M. Sylvain Dupuis nous envoie le programme d'une fête organisée le 20 avril 1912 par le Cercle civil et militaire de Koelberg. Mme Odile Claeys y chantait le cantique : « Plus près de toi, mon Dieu ! ». M. Hély Claeys, président du Cercle, avait écrit, pour ce programme, une notice où il rendait hommage à l'orchestre et « principalement à notre compatriote Georges Krins, de Liège ».

Des listes de souscriptions vont être envoyées à toutes les sociétés du pays.

## LES QUATRE VENTS...

WALLONIE !  
« Voici venir le mois de Mai,  
Trai-trai-tralala  
Voici venir le mois de Mai,  
Je vais marier mes filles... »  
Par dessus la grille du parc, les hêtres balancent leurs basses branches. La nuit descend, à pas feutrés, les chemins sous bois ; à la lisière, elle s'arrête un moment, puis s'en va, entre les maisons basses, dont les fenêtres, toutes pareilles, la regardent passer  
« Laquelle voulez-vous marier,  
La grande, ou la petite ? »  
Au bord du ruisseau, sur les perches du télégraphe, des ampoules lumineuses fleurissent. Dans la vallée, les usines allument leurs cheminées comme de gigantesques candélabres. Des luciers d'incendie rougeoyent aux vitres des petites maisons...

« Je veux la petite, s'il vous plaît,  
Trai-trai-tralala...  
Car c'est la plus jolie !  
Trois petites filles, sur des chaises basses,  
sont assises, au seuil d'une de ces humbles maisons. Elles chantent d'une voix aigrelette et tremblante un peu. Entre chaque couplet, elles se consultent, discutent, disputent presque : « Comment est-ce maintenant ? »  
Et l'une d'elles reprend, avec assurance :  
« On veut marier ma petite sœur  
Trai-trai-tralala,  
On veut marier ma petite sœur  
Et moi je reste « jeune fille ».

Arrêtée à quelques pas, dans le soir venu, j'écoutais. Tout cela, la forêt là-haut, dont le parfum me suivait ; le ruisseau qui fredonne en sourdine ; le nuage de feu qui flottait sur la vallée ; ces maisons ouvrières, ces enfants qui chantaient une vieille ronde française, avec de l'amour et du printemps, c'était, ô Wallonie, un peu de ton visage et de ta voix que je saluais au passage.  
GIROUETTE.

## Les Commentaires

On va tracer sur le terre-plein des boulevards la « ligne de la foire », cette ligne, a dit un amateur de tir-à-cheveux, sur laquelle on écrira bientôt la phrase abrécabréabrante, dont le premier mot est un marchand turc et le point final un carrousel fermé.

La ligne de la foire, c'est l'annonce de la chute définitive des feuilles, de la fin des concerts du kiosque d'Avroy, de l'évanouissement des terrasses de nos cafés, du retour des parades et des premières fourrures, de la boue, la boue d'octobre qui crame jusqu'aux genoux les promeneurs et nous fait maudire chaque année des tas de gens qui prétendent n'y être pour rien.  
La ligne de la foire ! C'est déjà l'odeur des fritures, les petits choux dorés que les jeunes femmes expertes emplissent de crème ; le sucre mou que le confiseur accroche à un clou, étire et replie, et qui fait songer à la littérature d'avocat ; c'est le cri aigu des bavardes coupées de son Concert Arabique qui vend des groscepes, des parapluies et des briquettes de savon pour enlever toutes les taches.  
La ligne de la foire ! C'est le rhume, le premier feu, le premier gros, le premier grillet de Hanelle ; c'est une année qui, tout à coup, nous effraie par la rapidité de sa fuite.  
La ligne de la foire, c'est heureusement, d'abord, un sujet de conversation.

C'est décidément le retour : la Reentrée, comme disent les gazettes militaires.  
Des gens reviennent, la face cuite, de la mer ou de la campagne. Des autos reviennent, couvertes de la bonne boue de France, avec des carrosseries démontées. Enfin, des voyageurs qui ont démonté du travail habituel, reviennent un peu abrutis par le soleil et par les aventures.  
Et ceux qui ne sont point partis plaignent un peu ces gens d'être allés si loin, d'avoir cueilli tant de souvenirs, d'avoir empli leurs yeux de tant d'images, pour retomber ici ; pouf ! dans le train-train de la vie provinciale, au moment où les feuilles commencent à tomber et où l'on va préparer le champ de foire.

Ceux qui ne sont pas partis prennent le leur — comme dirait M. Kurth — car ils sont tout heureux de se croire des sages parce qu'ils n'ont pas payé cher les regrets de la Reentrée, parce qu'ils n'ont pas eu à chercher au diable le dégoût du travail habituel, parce qu'ils ont continué sans heurt, sans fatigue, sans tralala, la douce, la sainte, la monotone et caressante existence de l'homme végétal.  
Ces gens, qui sont revenus avec de grosses valises et des chapeaux fatigués, ont envoyé des cartes postales illustrées, et ils s'indignent en apprenant qu'aucun ami n'en a reçu.  
Le facteur a bon dos, et, grâce à lui, nous avons souvent arrangé bien des choses.  
Et ces gens, que voici devant nos yeux, tables des cafés, sont tristes d'être rentrés, mais, par philosophie liegeoise, ils affirment qu'Ostende ne vaut pas Sauehid ni la place Ernest-de-Bavière.  
D'ailleurs, ce ne sont pas des sages. Le sage s'en va de Liège, mais n'y revient pas ; il n'y revient surtout pas avant la foire.

Nous sommes revenus d'un étrange voyage, dirons-nous dans un alexandrin qui n'est pas mal du tout.





Druart, o/mique, Laruette. Mes Thieset, soprano-dramatique; Montini, soprano-dramatique; Van Gelder, première chanteuse légère; Ruper-Massin, première chanteuse légère; Delville, gatti-marié; De Cock, première chanteuse d'opéra; Montant, seconde chanteuse d'opéra; Martin, troisième chanteuse; Crul, troisième chanteuse; Lejeune, mère dugazon.

chotte, «Mignon», «Hamlet», «Le Jongleur de Notre-Dame», «Faust», «Carmen», «Paillasson», «Roméo et Juliette», «Le Chemineau», «L'opéra de S. Lazzari», «La Hiercheuse», «Mme Butterfly», «Mireille», «La Traviata», «Rigoletto», «La Favorite», «La Juive».

THEATRE ROYAL DE GAND Tableau de la troupe. Saison d'hiver 1913-14. MM. J. De Rycke, directeur-administrateur. Labarre, régisseur général. Devoeux, premier chef d'orchestre.

MM. Ancelin, 1er ténor d'opéra comique. Gonty, premier ténor demi caractère. Sonnelly, second ténor, 1er d'opéra.

THEATRE ROYAL D'ANVERS Saison 1913-1914 DIRECTION: A. CORIN M.M. A. Corin, directeur. Boivin, régisseur général; Figara, chef d'orchestre; Neufcourt, chef d'orchestre; Trovelli, fort ténor;

Zenska, contralto; Raymond, première dugazon; Boyez, seconde dugazon; Strzel, troisième dugazon. Causse, mère dugazon.

LA VIE SPORTIVE

Le « Cri de Liège » est l'ORGANE OFFICIEL du « Motor Union » et de « L'Union Sportive de Liège »

AU MOTOR-UNION

Il y avait fête samedi dernier au Motor Union, à l'occasion de la remise des prix de la Coupe Alcyon. En un banquet, une quarantaine de convives, on fêta le succès des épreuves que le cercle avait organisées cet été.

de quelque chimère. Ceux-là, jolis comme des ténors, promettent à travers la ville une réclame vivante du « Bon Marché » ou du « Printemps » de Paris, modèle, grandeur nature, de la gravure insérée à l'article.

de quelques choses. J'ai trouvé mon ami le cardinal Maréchal qui est bien en cour. S'il demande au gouvernement de vous donner de bonnes routes, me promet-tes-vous que l'on ne jurerait plus?

LES NOUVEAUX IMPOTS La taxe est actuellement fixée à 9 fr. pour les motocyclistes et les vélomoteurs, la puissance ne dépassant pas 10 CV.

VELODROME DE TILFF Course cycliste du 14 septembre, à 2 h. 1/2 Trois heures par équipes. Indépendants. Composition des équipes: 1. A. Lenoir, de Mormalle (vainqueur de Bruxelles-Luxembourg et de Nancy-Luxembourg); et Laubenthal, de Seraing.

CYCLES LASSON Les meilleurs! AU CORSET GRACIEUX AIGNE LATOUR 7, rue du Pont d'Ille LIÈGE

Le Règne de la Moto

Décidément la motocyclette s'impose de plus en plus à l'attention et elle a même suscité, récemment, une petite polémique entre deux de nos graves confrères. Un d'entre eux publia, un beau soir, l'éphéméride suivante:

Rapports du Flic

Nous avons interviewé ceux de nos amis que le Vieux Journal offre en exemple à son confrère d'en face. M. J. T. — Evidemment cela fait toujours plaisir de se voir reconnaître roi des «Elegances», motocyclistes. D'ailleurs je songe à organiser à la Plaine des Sports de Tilff un grand concours d'élegance.

A TOUT GAZ

Ces jours derniers, le patron me fit appeler et me dit: La saison sportive touche à sa fin et la copie se fait rare. Allez interviewer un type connu et rapportez moi quelque chose d'actualité pour le journal.

A L'Auto-Moto Club Bruxellois

L'A. M. C. B. a tenu, hier, la réunion annuelle anniversaire de sa fondation. Le rapport de l'année sociale écoluée a dépeint l'étonnante prospérité acquise par ce jeune cercle. Aux termes des statuts, il a été procédé à l'élection d'un nouveau Comité.

ON RÉSISTE

Une importante réunion d'automobilistes de la Westland a été tenue à Waterloo. Une bonne centaine d'automobilistes hollandais, appartenant à l'aristocratie, à la bourgeoisie, à l'industrie, à l'agriculture et au commerce, s'étaient empressés de répondre à l'appel des promoteurs de cette séance régionale.

Le Meeting de Wychmael

A en juger par les demandes de renseignements qui parviennent journellement au Comité sportif du jeune Cercle motocycliste liégeois, le sujet de cette épreuve, on peut déjà escompter qu'elle remportera un légitime succès. Les organisateurs ne négligent d'ailleurs rien pour que tout marche à souhait. Outre les médailles d'or, de vermeil et d'argent qui seront attribuées aux vainqueurs de chaque catégorie, le Comité a déjà reçu plusieurs prix spéciaux, dont:

SMITH II. M. Vivario, pharmacien, rue de l'Université, 50; M. Hadelin Lancel, tailleur-chemisier, 38, rue Pont-d'Ille; M. Lincez-Godin, mercerie, chemiserie, parfumerie, rue du Pont-d'Ille, 33; Maison Robert, articles de fantaisie, 14, rue de l'Université; M. Frédéric Botchart, coiffeur, 1, rue Luluy-des-Fébrères; M. Broda, coiffeur-parfumeur, place Verte, 15; M. Jean Vanderbelle, coiffeur, rue de la Casquette, 6; M. Joseph Coiffeur, Passage Lemonnier, 29; M. Biervart, coiffeur, Passage Lemonnier, 42; M. Hub. Mohr, coiffeur, 5, rue des Guillemins; M. Julien Falize, négociant et coiffeur, 73, rue des Guillemins; M. Van Cleempoel, coiffeur, 34, rue Grétry; M. L. Schneider, coiffeur, Passage Lemonnier.



**Communiqués**  
L'Association Mutuelle des Employés de Nouveautés et Confections de Liège organise pour le vendredi 3 octobre, à 8 heures, une brillante soirée vocale et cinématographique, au bel établissement du Phare, place Verte, 6, au profit de sa caisse de secours. Le Comité des fêtes met sur pied un programme qui réunira les principaux éléments de nos théâtres et music-halls.  
L'entrée générale, fixée à 50 centimes, permettra à tous les amateurs du chant et du cinéma de passer une soirée agréable.

**THEATRE ROYAL**

**CONCERT**

**DU DIMANCHE 14 SEPTEMBRE 1913**

La représentation wallonne organisée par la Fanfare Postale Liégeoise, à l'occasion de son 10<sup>e</sup> anniversaire, et au profit de sa caisse de prévoyance, avec le gracieux concours du Cercle dramatique La Fougère, 1<sup>er</sup> prix d'honneur au concours des Auteurs wallons de 1912, sera, à n'en pas douter, un véritable régal artistique, par l'interprétation impeccable des œuvres insérées au programme.  
En effet, la vaillante Société dramatique La Fougère travaille d'arrache-pied dans ses nombreuses répétitions pour être à même de satisfaire les plus difficiles et donner une audition des plus irréprochables.  
D'autre part, la Fanfare Postale Liégeoise n'a pas ménagé non plus ses efforts en vue de donner tout le cachet artistique désirable aux nombreux morceaux choisis de son répertoire, qui seront joués pendant les entr'actes.  
Si nous ajoutons les brillants artistes wallons qui se produiront dans les intermèdes, nous ne croyons pas exagérer en prédisant un des plus francs succès aux deux Sociétés exécutantes.  
Le Comité organisateur, vu le programme des plus copieux, a décidé d'avancer les heures de location et de représentation. Le bureau sera ouvert à 6 heures 30 et le lever du rideau se fera à 7 heures très précises.  
Le bureau de location sera ouvert le dimanche, de 10 à 4 heures.

**Programme des Théâtres**

**THEATRE ROYAL DE LA MONNAIE**

Voici, sauf imprévu, les spectacles de la semaine au Théâtre de la Monnaie :  
Dimanche 14, à 8 heures, première représentation (reprise) de «Mignon».  
Lundi 15, à 7 1/2 heures, première représentation (reprise) de «Faust».  
Mardi 16, à 7 1/2 heures, «Carmen».  
Mercredi 17, à 8 heures, «La Tosca» ; le

spectacle sera terminé par la première représentation (reprise) du ballet : « Quand les Chats sont partis ».  
Jeudi 18, à 7 1/2 heures, «Faust».  
Vendredi 19, à 8 heures, première représentation (reprise) de «Thaïs».  
Samedi 20, à 8 heures, «La Traviata».  
Dimanche 21, à 7 1/2 heures, «Les Huguenots».  
Les bureaux de location sont ouverts tous les jours, de dix heures du matin à six heures du soir, et délivrent des places pour tous les spectacles affichés.

**Nos Contes et Nouvelles**

**Le bon Moineau**

L'enfant grec, célébré par Victor Hugo, vers 1830, voulait de la poudre et des balles, et les oiseaux des bois, chantant avec un chant plus doux que les haubois, le laissaient indifférent, le terrible enfant !

Pierre Osselet, qui n'était pas un fils de la Grèce héroïque, mais un pauvre petit garçonnet d'ici, marqué dès le berceau par la maladie, et qui s'en allait de cette vie vers l'autre, inconnu du monde, par le plus court sentier, sentier bordé des épines de la souffrance, Pierre avait préféré à tout un oiseau, et comme il n'était pas riche et que ses desirs étaient modestes, il l'avait choisi humble, petit, presque insignifiant, un moineau ! Un voisin le lui avait apporté, tout chaud encore du nid maternel, découvert à l'angle de son toit de chaume. Réunissant tout ce qui lui demeurait de forces, Pierre avait entrepris de nourrir le petit bec jaune lui-même. Les journées lui semblaient moins longues et moins douloureuses depuis la venue de l'oiseau. Les moineaux sont gourmands dès le nid. Celui-ci avait sans cesse le bec ouvert, et dans ce gouffre, Pierre laissait tomber, à l'aide d'un fétu de paille, des miettes de pain mouillées de lait. C'était un spectacle à la fois charmant et pénible que de surprendre le petit malade élevant le jeune oiseau. L'enfant pâle, amaigri à l'extrême et dont le sourire se crispait de temps en temps en une grimace de douleur, faisait contraste avec cette petite chose vivante, ailée, joyeuse... Quand Pierre avait tendu trois fois de suite, à l'oiseau, le tuyau de paille auquel pendait un peu de mie de pain, il était à bout de force et son bras décharné, où les os saillaient sous la peau, retombait las pour une heure entière sur les draps de son lit. L'oiseau s'endormait alors, proche de sa tête, dans une boîte garnie de foin, qui lui donnait comme l'illusion d'un nid. On avait pensé, plus d'une fois, dans la maisonnette,

que le pauvre petit moineau, nourri tant bien que mal, s'en irait le premier ; mais non : l'oiseau s'éleva fort bien et devint, au bout de quelques semaines, un solide et robuste oiseau. Il ne fut pas longtemps à se contenter de la boîte de bois qui lui servait de berceau. Il s'aventura bien vite, de long en large, sur le lit de Pierre, confiant, résolu, n'ayant vraiment qu'une crainte : le chat du logis. Quand celui-ci, las de dormir au soleil, derrière la vitre de la fenêtre, descendait, le moineau se réfugiait dans la main de Pierre ou bien sautait se percher, à la tête du lit, sur la plus haute barre de fer. C'était là qu'il passait la nuit, immobile, les yeux clos, et de là qu'il descendait le matin, sautant d'un bond de son perchoir improvisé sur l'épaule de l'enfant malade.

Une nuit de juillet, si tiède qu'on avait laissé la fenêtre entrouverte, pour que petit Pierre oppressé eût un peu d'air, tandis que le moineau somméillait à la tête du lit, l'enfant s'endormait pour toujours. Très doucement, comme si elle eût craint de lui faire mal, une bonne femme du voisinage lava le pauvre corps, ce qui restait de Pierre, oh ! si peu de chose, — la maladie, jour par jour, l'avait déjà pris, depuis des mois, en détail, — et puis l'enveloppa dans un drap blanc. Quand vint l'aurore, le moineau réveillé, auquel personne n'avait pris attention pendant la douloureuse nuit, descendit comme de coutume sautiller sur l'épaule du petit mort. Une voisine, qui le veillait, choquée de ce manque de respect, prit l'oiseau égaré de ce geste inaccoutumé et le mit dehors sans plus de façons, par la fenêtre qu'elle referma. Qu'un moineau entre op, sorte, de telles circonstances, personne n'y prend garde. Le dernier ami du petit Pierre passa inaperçu. Du haut de son toit de chaume, malgré les charmes de sa liberté nouvelle, il dut songer, à supposer que les moineaux songent, à l'étrangeté de sa situation, et peut-être à l'ingratitude des hommes. Il vit en tout cas des choses qu'il n'avait jamais vues en sa vie de moineau. Les cloches du village sonnaient, le prêtre, en surplis blanc, vint sur le pas de la porte, beaucoup de monde s'empressa autour de la maisonnette, on emporta petit Pierre, dans une longue boîte de bois, sous un drap, vers l'église. Nous ne saurons jamais ce que le moineau pensa de tout cela, mais, par ce qu'il fit, en cette occurrence, nous devons croire qu'il ne demeura pas indifférent.

Quand la messe fut dite à l'église, les cloches, qui s'étaient tuées, recommencèrent de sonner, et l'assistance, derrière la croix, mena le pauvre petit mort au cimetière. Ses funérailles sont très simples au village. Il y avait un trou dans la terre, pas très grand, et tout près, sur un monticule de terre fraîchement remuée, le fossoyeur avait planté sa bêche. Le cercueil fut descendu ; le prêtre l'aspergea d'eau bénite ; un à un tous les spectateurs vinrent voir au fond de la fosse la longue boîte de bois. Tandis que le père de petit Pierre s'attardait devant le trou béant, un oiseau perché sur la bêche faisait entendre comme un petit cri d'effarement.

— Tiens, fit un voisin qui s'efforçait d'entraîner le pauvre père, tiens, je crois, ma foi, que c'est le moineau de petit Pierre.  
— Il faudrait le reprendre, murmura d'une voix émue le père.  
Le moineau perché sur la bêche, proche de la fosse de l'enfant, se laissa prendre. On me l'a montré, l'autre semaine, dans la maison désolée, le bon moineau. Il est demeuré là, comme un peu de joie, au milieu de beaucoup de douleur. Le soir, il dort à l'ancien perchoir, et le chat, qui paraît avoir signé une longue trêve avec lui, le laisse aller et venir en paix dans le logis.

De sorte que la vieille, très poliment et pour garder sa clientèle, souriait encore au boucher de sa bouche sans dents, mais elle s'attendrissait en regardant le veau qui s'en allait meuglant avec une main rouge marquée sur son dos blanc ! Elle pleurait : les reflets de l'écu tombaient avec les larmes, et les yeux de Waudru devenaient bientôt rouges comme la marque de sang au dos du pauvre veau.

La vache aussi semblait mélancolique, et pour la consoler Waudru tous les matins la conduisait dans le verger : elle y mangeait à l'ombre bleue des haies le coucou, les marguerites innocentes et les bluets, ces prunelles des prés. Le soleil sur le pelage de la bête semait des gouttes de lumière : cela lui faisait une selle d'or qui remuait.

Puis doucement en un pot de grès jaune, la vieille trayait la vache et le lait bouillonnait qui sent si bon la vie ! Waudru le portait chaud, comme du beau sang blanc, dans la ville au beffroi de pierre. Elle frappait aux portes : les servantes venaient, une écuelle à la main :  
— Bonjour Waudru ! L'aurore a été belle ?  
— Oui, très belle, ma fille, et plus jeune que moi !  
On lui donnait de très belles paroles et des sous bronzés.  
Elle rentrait à l'huis avec poche sonnante ainsi cloche au ciel.  
— Sonnez les sous, leur disait-elle, sonnez, tant que ma jambe est encore alerte ! Il faut bien vivre et puis mourir !  
Telle allait Waudru.  
Elle étageait les années grises comme les pierres d'une tour, mais elle dit un jour :  
— Voici le temps venu de penser à la mort !  
Avec son plus bel écu d'or elle s'en alla chez son voisin, qui cultivait un champ de lin.

Elle dit, à sa femme et à lui :  
— Bonjour, voisine ! Bonjour, voisin ! Voulez-vous me vendre du lin.  
Mais l'homme répondit :  
— Bonne ancêtre, le lin veillait encore ! Tous ses yeux bleus sont grands ouverts. Il a toujours sa robe verte, mais il tremble déjà au vent. Encore huit jours, nous irons le cueillir, alors, ma centenaire, tu le pourras rouir.  
La vieille répartit :  
— Oui certes, doucement je le coucherai dans le ruisseau. J'irai le voir matin et soir : la lune le gardera la nuit !  
Et songeant à la mort et aux choses qui passent, elle s'en fut bavardant pour elle seule :  
— Ma quenouille pousse au coudrier vert

**Waudru-la-Vieille-au-Pré**

Dans la maison en planches qu'abrite un tilleul vert, au milieu du pré qu'arrose le ruisseau, vécut, Waudru-la-vieille : cent ans, et un peu plus.  
Une vache à garder tout le jour, et son rouet au soir : c'était sa vie. Mais elle n'eut point changé son très pauvre domaine pour l'Espagne avec ses beaux châteaux.  
Au printemps, chaque année, la vache donnait un veau ; il gambadait parmi la rosée verte, trottait sa mère rousse sous un vieux pommier noir.  
Mais dès qu'il était grand, la vieille le menait au boucher du village : un homme roux qui riait et mettait à Waudru dans le creux de sa main un écu.  
Elle disait :  
— Merci ! merci ! Monsieur, vous êtes bien civil !  
Elle souriait au bel éclat de l'or qui éclairait ses yeux aux paupières fripées.  
Le veau beuglait très fort, quand le boucher, de sa main rouge et lourde, passait une corde à son cou.  
On s'exclamait en le voyant :  
— Pauvre petit ! pauvre petit ! Tu n'iras plus au pis poser ton muffle !

**POL DEMADE.**

(L'Ombre étoilée — un vol de l'Édition populaire. — Mertens, éditeur, rue de l'Industrie, Bruxelles).

**Abonnez-vous tous**

**LE CRI DE LIÈGE**  
Tribune d'art, libre et indépendante Chronique sportive  
ABONNEMENTS : Belgique : Un an, 5 francs Etranger : Un an, 8 francs  
10 cent. le numéro

**VIEUX-LIEGE** Genièvre Vieux-Système

**PARFUMERIE GRENOVILLE PARIS**  
Spécialité Eau de Cologne Russe  
**GILLET FANE**  
Nouveautés Dernières Créations  
EXTRAITS DE LUXE  
Etuils en peau de Daim  
Prince Noir, Jasmin blanc, Ambre hindou : Rose Myrte, Violette de Parme, Lilas en fleurs, Muguet d'Orly.  
Seuls Dépositaires pour la Belgique :  
**H. DELATTRE & C<sup>o</sup>**  
Rue d'Angleterre, 51, BRUXELLES

Beurre, Fromages, Œufs  
**MAISON REGNIER**  
6, Rue du Pont d'Avroy, 6  
LIEGE  
Remise à domicile Téléphone 1408

Maison Max **CRISPIN**  
**Ad. QUADEN**  
SUCCESEUR  
10, Rue des Dominicains, 10  
A LIEGE  
OUVERT JUSQUE MINUIT  
VINS, LIQUEURS ET CHAMPAGNE  
Spécialités de toutes Marques  
Téléphone 4004

Matériaux de Construction  
**TERRANOVA** pour Façades  
Demandez Renseignements  
**Jules Fauconnier-Dechange**  
Rue du Moulin, 1  
Téléph. 973 BRESSOUX-Liège  
CARRELAGES ET REVETEMENTS

**MOTO RÊVE**  
de 2 à 4 chevaux, 1 et 2 cylindres, donne le maximum de satisfaction avec le minimum de dépenses.  
Type A, 2 HP., 765 fr.  
En vente chez  
**E. LASSON, rue Bidaut, 1, Liège**  
GASPARD, à Soheit-Tinlot ; PONTUS, à Grivegnée ; BLOHORN, à Jemeppe.

Entreprise Générale de Vitrierie  
**Tamagne Frères**  
Rue André-Dumont, 4 et Rue des Prémontrés, 5  
Téléphone 462  
Encadrements Vitraux d'Art Exposition permanente de peintures

**Le Sirop de Phytine Composé**  
Supérieur à tout contre l'Anémie, Neurasthénie Faiblesse de poitrine, Maladies Osseuses, etc.  
Dépôt général pour la Belgique : A. PAQUET, rue Ernest de Bavière, Liège. Téléphone 898

Spécialité de Dents et Dentiers complets Sans extraction de Racines  
**Eug. GANGUIN**  
DENTISTE  
Rue des Clarisses, 10, LIEGE

**Modern Office**  
A. NICOLAERS  
Installations complètes de Bureaux  
Mobilier de Bureaux  
MACHINES A ECRIRE  
MACHINES A CALCULER  
Place de l'Université, 5, LIEGE  
Téléphone 392  
Réparations COPIES Traductions

**Friture MATRAY Fils**  
45, Chaussée des Prés

**CLICHÉS**  
TRAIT - SIMILI  
POUR CATALOGUES JOURNAUX REVUES ETC.  
**A. DELOGE**  
9, RUE JOSEPH CLAES BRUXELLES (MIDI)  
Téléphone A 9025  
DESSINS EN TOUS GENRES

**SCALDIS**  
Cycles et Motos de précision  
La nouvelle moto légère 2 3/4 H.P. SCALDIS est simple, robuste et durable. Elle possède une grande souplesse, excellente tenue au ralenti et des reprises énergiques. Toutes ses soupapes sont commandées. Elle monte toutes les côtes sans pédaler. Prix : 950 frs.  
De bons Agents sont demandés partout où la marque n'est pas représentée - -  
S'adresser aux Usines SCALDIS, à Anvers

**VIN FORTIN**  
Tonique et Pectoral  
Ce vin, par ses propriétés spéciales, calme les toux les plus rebelles et ses propriétés expectorantes en font un antituberculeux très efficace. De plus, il renferme des toniques énergiques qui reconstituent les cellules épuisées.  
LE FLACON 2 FR. 50  
C'est un Médicament de 1<sup>er</sup> ordre.  
EN VENTE A  
**LA GRANDE PHARMACIE**  
5, Place Verte, 5, LIEGE

Le plus Grand Choix de Cravates !  
**ALFRED LANCE JUNIOR**  
15, Rue du Pont-d'Île, 15

**CAFÉS Hubert MEUFFELS** RUE ANDRÉ DUMONT, 7 Téléphone 1272  
RUE SAINT-SÉVERIN, 47 Téléphone 1281

